

NEPTUNE

YACHTING

260 bonnes tables à portée de gaffe
**NOTRE SUPERGUIDE
DÉTACHABLE**

SPECIAL VACANCES

NAVIGUEZ À
L'EXTRAORDINAIRE !

Iles Pontines,
Egypte, Labrador,
San Diego...



QUOI DE NEUF
DANS LES PORTS ?

Places,
services, tarifs...
Ça bouge !



ENCART MÈTÈO
Un guide avec
toutes les adresses

M 1730 - 84 - 30,00 F





Peintre naturaliste,
Jean Chevallier promène
ses pinceaux dans
le golfe de Saint-Laurent.

LE LABRADOR EN PNEUMATIQUE CROISIÈRE EN ÉTERNITÉ

A scenic landscape featuring a pink tent pitched on a rocky shore next to a large body of water, with forested hills in the background. The foreground is dominated by a dense field of low-lying green plants with small white flowers. The tent is a simple, dome-shaped structure with a bright pink fabric. The water is a deep blue-grey color, and the hills in the background are covered in green trees and shrubs. The sky is overcast and grey.

Atteindre au bout du monde,
y planter sa tente
et écarquiller ses yeux...
de l'autre côté de l'Atlantique.

Pour pénétrer au plus secret de la planète et à plus forte raison lorsque l'on est peintre ou photographe animalier, rien de tel qu'un pneumatique. C'est ce que démontre cette expédition hors du « monde » et du commun, digne de Jules Verne et de David Lean, menée l'été dernier au Canada. Une aventure majuscule, où le seul véritable héros est la Nature... dans toute son éternité. Récit.

Lourdes de Bas-Sablons, le 7 septembre. Je regarde la mer par la fenêtre de ma chambre : verte, grise et blanche avec de gros rouleaux qui moutonnent et se lancent à l'assaut des rochers. Le coup de vent de SW n'a pas faibli. Les fous de Bassan sillonnent le ciel et, au loin, derrière l'île Greenly, je distingue encore la côte de Terre-Neuve, bande sombre sur l'horizon. Demain matin, j'embarque le Zodiac sur le *Felais Nordik* et le 15 septembre, d'un trait d'avion, je serai à Paris et ce sera la fin d'un rêve... Atteindre son but a toujours un côté un peu absurde. Pourquoi s'en retourner alors que l'on peut continuer, que cette côte, elle, ne s'arrête pas ?

Depuis mon départ de Havre Saint-Pierre, le 30 juin dernier, je m'étais habitué : une semaine quelque part, on range les affaires, on plie la tente, on installe tout cela dans le bateau, on prépare la route, on vérifie tout et on s'en va... Cette fois, c'est bien fini.

En deux mois de navigation, j'aurai parcouru 300 milles en ligne droite et autant sans doute pour rejoindre mes vingt et une escales, dont les noms bruissent comme ceux de coquillages : Havre Saint-Pierre, Natashquan, la baie Washicoutai, l'îlot Brûlé, la Romaine, la baie des Loups, Havre Jones, l'île de Ouapitagone, l'île Sainte-Marie, Harrington Harbour, La Tabatière, le Petit-Rigolet, Old-Fort, Lourdes de Blanc-Sablon... Chaque fois, au moment du départ, j'ai éprouvé les mêmes sentiments : pourquoi partir, alors qu'on commence seulement à être bien ici, qu'il fait beau, qu'au village où l'on ne connaissait personne, on abandonne aujourd'hui un ami, que la pêche était bonne, qu'en restant plus longtemps, on aurait pu voir ces ours ou faire cet affût de castors ? Mais la météo est bonne, alors justement, il faut partir.

En outre, les précautions à prendre pour que la traversée se passe bien ne manquent pas : la route est tracée sur la carte marine, le Zodiac est regonflé, les affaires sont rangées et arimées, les deux réservoirs rigides sont pleins, les trois autres jerrycans sont attachés ensemble, à portée de main, les bougies sont nettoyées, l'eau dans les fonds a été vidée (et on ouvrira quand même les nables en partant), les amarres et la première ancre sont dans leur seau à l'arrière, la bâche est soigneusement attachée, les cirés et gilets sont capelés. Le compas mini-Morin autour de mon cou, le couteau dans la poche, le mousqueton de l'amarre prêt à être passé à la ceinture (l'eau est à 5°, mieux vaut ne pas y tomber...), le papillon de fixation de 4 ch est resserré, les pagaies sont sorties. Tout est OK ? Alors on s'en va, on largue l'amarre à terre, on pousse le bateau, on s'éloigne un peu en hâlant sur l'ancre, je descends le moteur, je le démarre. Ouf, il est parti. On hisse l'ancre, qui vient rejoindre sa petite sœur dans le seau à l'arrière, chacun s'installe : Gilles, le photographe animalier à gauche, Jean le peintre naturaliste à droite. Et moi, sur mon seau retourné. Un

dernier coup d'œil en arrière, je « pèse sur le gaz », on est parti. Petite prière intérieure et puis la mer est là, brillante devant nous, et derrière, les maisons du village s'éloignent.

C'est la seconde fois que je viens sur la « côte ». L'année dernière, presque au même moment, je quittais le Havre à bord d'un ketch de 40 pieds, pour refaire le périple de John James Audubon, le célèbre naturaliste et peintre d'oiseaux américain, venu ici, en 1833, pour achever son fameux ouvrage « The birds of America ». Ce premier voyage m'avait conduit à une évidence : il fallait revenir plus longtemps, avec un bateau plus léger et une équipe réduite pour compléter le travail de dessin et de photographie sur la faune et la flore. Camper aussi, au lieu de rester chaque nuit, ou presque, enfermé à bord. Seul un pneumatique offrait ce genre de services.

Le Zodiac file à quinze nœuds entre la côte et les îles de Mingan, sur la mer plate. Des milliers d'Eiders posés sur l'eau décollent brusquement et passent en vols serrés au-dessus de moi. Je croise aussi des plongeurs imbrins avec leurs jeunes et, deux ou trois fois,



DURANT 48 HEURES, UN OURAGAN BOUSCULE NOTRE QUIÉTUDE

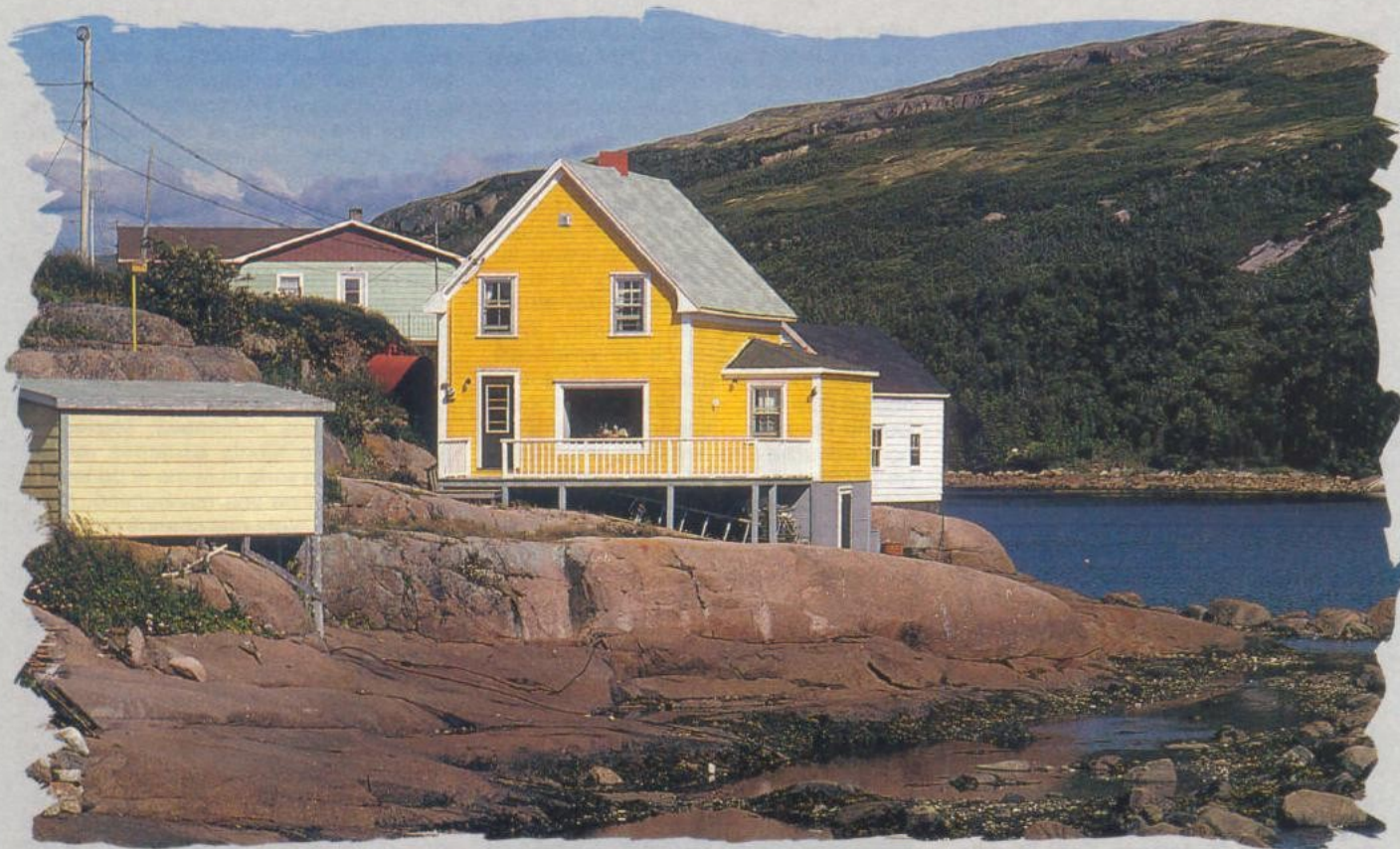
un phoque Tête de cheval (phoque gris) sort sa tête de l'eau pour me regarder passer. Une heure et demie plus tard, j'amarre le Zodiac à un gros rocher rond, au bord du havre nord-est de l'île-à-la-Chasse. Mon île mesure quatre milles sur deux. Nous y sommes seuls. Enfin presque, car à 500 m de l'endroit où j'ai planté ma tente, je rencontre un gros original qui broute et pas très loin, des traces fraîches d'un renard et d'un loup dans la vase. Le soir, pendant que le feu crépite et que le bruant à gorge blanche lance ses derniers appels dans le bois, « ta-ti-ti-ti-ti », un long sillage fend la surface tranquille du havre : c'est un phoque commun, dont je distingue la tête ronde dans mes jumelles, et qui vient manger des clams avant la marée basse... Tout au long de notre périple, que les étapes ou les escales se prolongent ou non, oiseaux, mammifères marins, fleurs et plantes seront pratiquement nos seuls compagnons avec quelques rencontres tout aussi insolites. Ainsi, lorsque nous quittons, le 2 juillet, cette île fleurie de milliers de sabots de Vénus, orchidées jaune d'or, c'est pour découvrir dans la baie Johan-Beetz, cachées entre les épinettes, de merveilleuses

orchidées roses et beige, les cyripédés acaule, puis pour apercevoir, à Natashquan, notre premier hibou des marais ou le grand martin-pêcheur d'Amérique...

Plus loin, à Kégaska, où nous sommes talonnés par un énorme ciel d'orage et où les moustiques sont décidément très voraces, nous apprenons qu'un loup a été aperçu la semaine passée tout près de la maison de notre ami Leslie Foreman. Après un séjour de quelques jours sur l'îlot Brûlé, à l'entrée de la baie Washicoutai, où nous avons découvert un couple de bruants à couronne blanche particulièrement familier et où, le soir, les familles de mulots font des cavalcades déchaînées autour de nos tentes, le village de La Romaine nous réserve d'autres surprises : nous sommes invités à assister à la messe au camp de toile des Montagnais, à l'extérieur du village. C'est la neuvième de sainte Anne, la patronne des Montagnais, et à l'extrémité du cap, ils ont planté une centaine de tentes blanches. La messe est célébrée en amérindien par le père Jovenot, un Belge arrivé ici il y a quelque 35 ans et qui n'est jamais reparti.

Le 20 juillet, après être passés en vue des îlots Audubon, nous arrivons au fond de l'immense baie Coacoachou, où nous installons le camp sur un îlot minuscule situé au milieu du rapide. C'est un ancien camp de pêche amérindien. En amont du rapide, c'est le lac Salé, refuge des phoques et au fond duquel se trouvent les chutes de la rivière Coacoachou, riche en truite et saumon. C'est le paradis des mouches, des moustiques et des taons. Des dizaines de balzards pêcheurs survolent la baie en permanence, en compagnie des corbeaux, des grands chevaliers à pattes jaunes, des plongeurs imbrins et des harles huppés. Au bord de la rivière, je trouve un jour un silex de fusil à pierre et près d'une tourbière, une colonie d'*Arethusa bulbosa*, rose fuchsia.

Le 2 août, l'ouragan Bertha nous arrache brutalement à notre tranquillité et, pendant 48 heures, c'est « ben spécial » : vents de 170 km/h, la tente de Jean arrachée, les deux autres qui commencent à se déchirer, les amarres du Zodiac qui pètent les unes après les autres, les rafales de pluie qui trempent tout. Pas de village à moins de 30 milles, à l'est comme à l'ouest. Heureusement, tout a une fin et le 4 août, le jour se lève sur un temps magnifique. La mer est encore grosse au large et la vedette du Service canadien de la Faune, qui passait nous voir de temps en temps, doit être bloquée à Sainte-Marie. La cuisine et la réserve de bois qui avaient été submergées par la tempête ont été rétablies dans leur coin de rocher. Donc des repas chauds : des pâtes exclusivement... préparées sur le feu. On s'offre le luxe d'une bonne douche sous le rocher d'à-côté, où une cascade a jailli. Une bonne fortune ne s'arrêtant pas là, des pêcheurs sont passés en chaloupe et nous ont apporté des homards, que nous ferons rôti sur le feu : neuf gros pour trois, c'est Byzance ! En observant



Dans la baie des Moutons, la palette multicolore des maisons de pêcheurs. Au creux d'un nid herbeux, une « relique » du siècle dernier miraculeusement conservée. Plus loin, au large de l'île du Petit Mécatina, les rochers ronds jalonnent le passage des pêcheurs. Derrière la vitre, une maquette rêve d'appareillage.

les guillemots à miroir sur les îlots du large, nous avons vu un vol de bernaches du Canada se poser sur une crête. Elles venaient du N.E. C'est déjà la migration qui commence et l'automne qui arrive.

Nous décidons de partir l'après-midi même pour l'île Sainte-Marie, la plus au large des îles de la Basse-Côte nord. Située à 10 milles de la côte, elle domine de ses hautes falaises tout un archipel protégé par le Service canadien de la faune, un « sanctuaire » où vivent des milliers d'oiseaux marins, godes (petits pingouins), marmettes (guillemots de Troil), macareux, mouettes tridactyles et cormorans. Les biologistes se sont installés dans l'ancienne maison du gardien de phare, une grande bâtisse blanche qui domine l'île. A mi-chemin entre Ouapitagon et Sainte-Marie, en pleine mer : panne de moteur ! Je m'étais arrêté pour passer d'un réservoir sur l'autre et j'ai voulu essayer de pêcher un peu. Pas de morues, mais au bout d'une demi-heure, pas moyen non plus de repartir. Il est trois ou quatre heures de l'après-midi, on dérive doucement vers le N.E. Gilles, pas très frais, est allongé sur un boudin et Jean somnole. Au bout du troisième échange de bougies — celles-là sont neuves — et un savant dosage de ce « maudzit Christ de choke » (le starter), le 55 démarre. Ouf ! En douceur, du bout des doigts, j'accélère et c'est à nouveau parti. En arrivant à Sainte-Marie, nous passons devant le *Sir Wilfrid Laurier*, le grand garde-côte rouge, mouillé à l'entrée de la passe. Quand il y a eu l'ouragan, il est parti s'abriter derrière une île, devant Chevery. Il avait mis ses deux ancres avec toute la chaîne et malgré les hélices qui tournaient, il reculait sous la force du vent : 90 nœuds...

Après trois semaines de camp en pleine nature, la vie à Sainte-Marie nous semble un vrai petit paradis : chambres, eau chaude, cuisine, compagnie. Tous les jours, nous accompagnons Gilles et son équipe dans leurs opérations de baguage des petits pingouins et leurs travaux de réparation des huttes d'observation brisées sur les îles par la tempête. Gilles est optimiste : les populations d'oiseaux marins sont en augmentation dans le golfe.

Jean repartira le 11 août sur le *Relais Nordik* à Harrington Harbour. A minuit, on l'accompagne sur le quai où le cargo ravitailleur de la côte vient d'arriver. Il a son billet et nous échangeons, un peu émus, des signes d'adieu. Dans son sac à dos, il emporte 200 pages de croquis et d'aquarelles, un travail magnifique.

La brume est retombée sur Harrington et nous déambulons entre les jolies maisons multicolores reliées par des passerelles et des trottoirs de bois. Harrington est peut être considéré comme l'un des plus beaux villages de la côte, je commence à me sentir à l'étroit. Aussi, je file vers l'île du Petit-Mécatina, où le camp a été installé. C'est la reine des îles de la Basse-Côte nord. La plus grande, neuf milles de long pour trois de large. La plus haute aussi, 512 pieds et la plus majestueuse, avec ses sommets, ses

crêtes granitiques érodées par les glaces, ses lacs et ses bois impénétrables qui remplissent les ravins.

Ma tente domine le Havre sur la pointe N.E. de l'île, où la goélette d'Audubon mouilla en 1833. Les grands corbeaux croassent dans les falaises et un couple de buses pattues tournoie toujours dans le ciel en criant. Le soir, des aurores boréales s'allument derrière la falaise, au nord. Deux fois, un matin très tôt et un soir, j'ai entendu des hurlements, comme un chant très lointain... Des loups ? A moins que ce ne soient les chiens eskimos laissés par les pêcheurs, au N.E., sur l'île Providence... Quand Gilles et Catherine sont arrivés, nous sommes allés revoir les castors sur un petit lac du centre. Un miracle qu'ils aient échappés aux braconniers. Nous découvrons près d'un barrage des bouleaux écorcés jusqu'à plus de deux mètres de hauteur. Nous sommes aussi retournés voir les cabanes de phoquiers abandonnées, mais cette fois, j'ai éprouvé un indicible sentiment de vide et de désolation. Des hommes, des enfants, des familles ont vécu ici. Blanchi par la mer, le bois de ces maisons en



LE TEMPS NE COMPTE PLUS, LA NATURE EST NOTRE HORLOGE

ruine ressemble à un squelette. Sur la lande, les plaquebières sont mûres et j'en ramasse tous les jours de pleins Thermos pour le petit-déjeuner. Mélangées aux céréales, c'est délicieux. Avec les bleuets, c'est quasiment le seul fruit de toute la côte, excepté un certain nombre de petites baies, amélanches, canneberges, myrtilles des marais et quatre-temps. Un couple de petits rorquals chasse presque en permanence à la pointe du havre et un après-midi, nous partons à la poursuite d'une bande de rorquals bleus et communs, que nous avons aperçus souffler du haut d'un sommet de l'île.

Le 24 août, nous quittons l'île et nous allons rejoindre dans son village mon ami le pasteur Geoffrey T. Piper, à la baie des Moutons. Le 1er septembre, il repart pour les Etats-Unis et nous assistons à son dernier service dans la petite église de bois où résonne l'harmonium. Le thème du sermon, aujourd'hui, est une comparaison entre « the cod's view » et « the God's view », c'est-à-dire, entre le regard de la morue et le regard de Dieu, en jouant sur les mots en anglais. Les braves pêcheurs endimanchés se regardent, un peu médusés, lorsque Geof-

frey commence à décrire les fonds sous-marins, en remontant progressivement vers la surface, où un pêcheur agite son « jigger » à morues, puis vers le monde des planètes et des étoiles d'ou Dieu contemple l'univers...

Gilles et Catherine repartent en avion vers la France et moi, un matin, je quitte Baie des Moutons, le plus joli village de toute la Basse-Côte Nord. C'est en solitaire que je vais terminer ce périple. Bref passage à La Tabatière pour acheter des provisions et une nouvelle amarre et je file vers le Petit-Rigolet, puis le passage Bougainville, la baie de Kingston et la baie Jacques Cartier, pour rejoindre Old-Fort. Baies immenses, sauvages, encadrées de monts escarpés recouverts de lande verte et de forêts, baies où l'on ne voit nul homme, nulle maison et qui n'ont pas changé depuis le temps où Jacques Cartier, passant par là, baptisa ces lieux Saint-Servan ou Saint-Jacques. 1534, cela aurait pu être hier ou bien il y a cent mille ans. Ici, le pays n'a pas d'âge et le temps ne compte pas.

J'ai aussi rencontré un jeune pêcheur qui m'a parlé de la pêche et de la construction des chaloupes. C'est ici que j'ai vu les plus belles de toute la côte : 10 m de long, armées par trois ou quatre pêcheurs. On les construit en mai avec le bois qu'on va couper pendant l'hiver, en skidoo, au fond des baies où les arbres sont plus hauts.

En quittant Old Fort, je m'arrête au large de l'île à la Baleine pour pêcher la morue. En 1 h 30, j'en prends une dizaine au figger (un gros poisson métallique avec deux hameçons, qu'on secoue au fond de l'eau au bout d'une ligne très épaisse de 30 à 40 m, et avec lequel on accroche la morue par n'importe quelle partie du corps). C'est moins bien qu'à Sainte-Marie, où j'en avais pris 80 livres, un matin, en seulement une heure, avec deux grosses de vingt livres...

Nous sommes le 3 septembre. Au lieu de longer la côte et de passer par la baie Saint-Paul, comme la mer est belle, j'ai préféré couper tout droit en direction de Blanc-Sablon, 22 milles au N.E. Au loin, à bâbord, j'aperçois la chaîne des monts qui conduisent à la baie de Brador. La côte est à cinq ou six milles d'ici, pourtant, on voit parfois sur les pentes de grandes taches blanches : neige ou chutes d'eau ? De l'autre côté du détroit de Belle-Isle, vers le N.W., ce sont les côtes de Terre-Neuve qui se profilent à l'horizon. Les fous de Bassan ont fait leur apparition dans le ciel et j'arrête un moment le bateau pour regarder les ailerons de deux orques qui viennent, là-bas, de surgir de l'eau. Je finis par apercevoir, très loin, dans la direction du N.E., une autre tache blanche, minuscule : c'est Blanc-Sablon, le but de mon voyage. Un sentiment nouveau et confus s'empare de moi : fierté et bonheur d'arriver au but et désir poignant, désespéré, d'aller plus loin encore, vers le Nord, vers Labrador, vers les neiges et les glaces des lointains monts Torngat et de l'île Akpatok dont tout l'été, j'ai rêvé.

Pierre-Olivier Combelles
Photos de l'auteur



Le peintre Jean Chevalier n'en revient pas, ce qu'il a pris pour une toile hyperréaliste est une photo (réussie) de nénuphars. Ce jeune pêcheur retourne très vite à son chantier, où il construit une chaloupe de dix mètres... Isolement et tradition obligent.



Mis sur leur trente et un, les pingouins de l'île Sainte-Marie réservent le meilleur accueil à l'aquarelle de Jean. D'autant que ce ne sont pas les muses florales qui manquent: la verte *Bétula Nana* et la rose *Arethusa Bultosa*...

CLIMAT, RELIEF ET RESSOURCES

« LA TERRE QUE DIEU DONNA À CAÏN »

La Basse-côte nord du Québec s'étend sur 300 milles environ le long de la péninsule du Labrador, dans le golfe du Saint-Laurent (Canada). Elle est délimitée au SW par le village de Havre Saint-Pierre et l'archipel des Mingan, situé à 1 000 km de Montréal, et au NE, par la frontière du Québec et de la province de Terre-Neuve/Labrador, à l'entrée du détroit de Belle-Isle.

Si la latitude n'est pas très élevée (50°-52°N, analogue à celle du sud de l'Angleterre), le climat y est particulièrement rigoureux en raison de la présence du courant froid du Labrador, qui pénètre dans le golfe par le détroit de Belle-Isle. Il commence à neiger dès le mois d'octobre et à partir du mois de janvier, la mer est prise par les glaces jusqu'en juin. En été, la température de la mer en surface est de 5° en moyenne et celle de l'air varie, en juillet-août, entre 5° et 15° au-dessus de zéro. Les brumes sont fréquentes durant les mois d'été en raison des écarts de température importants entre l'air et la mer.

Bordant les immenses étendues de forêts et des lacs de la péninsule du Labrador, pratiquement inhabitées, la Basse-Côte nord s'émiette en une multitude d'îles, de caps et de baies sur une profondeur d'une dizaine de milles parfois, ce qui rend la navigation difficile. Le relief est granitique, peu élevé (500/700 m), constitué de monts érodés par les glaces et recouverts d'une lande rase (toundra paléarctique) et de bois rabougris (krummholz). La véritable forêt (taïga) commence loin à l'intérieur des terres, une dizaine de milles parfois. Découvrant cette côte au mois de



L'aquarelliste Jean Chevallier, le patron Philippe Combelles et le photographe Gilles Leblais.

juin 1534, le Malouin Jacques Cartier écrit dans son journal : « *Sauf à Blanc-Sablon, il n'y a que de la mousse et des petits bois avortés. Enfin, j'estime mieux qu'autrement que c'est la terre que Dieu donna à Caïn...* »

Depuis le XVI^e siècle, les Basques, puis les Anglais, Écossais et Français, sont venus s'installer sur cette côte pour pêcher la morue, la baleine et les phoques (loups-marins). Les établissements saisonniers sont devenus des villages permanents et aujourd'hui une quinzaine de communautés francophones, anglophones et montagnaises s'égrènent entre Havre Saint-Pierre et Blanc-Sablon.

La route s'arrêtant actuellement à Havre Saint-Pierre, à 1 000 km de Montréal, ces villages restent très isolés, malgré l'avion et le cargo ravitailleur. L'activité traditionnelle, la pêche, est en déclin à cause de la disparition des stocks de morue dans le golfe. Le pétoncle, le homard, le saumon et le crabe des neiges sont des ressources encore importantes. Farouchement attachés à leur pays, les habitants vivent de façon très indépendante et construisent en-

core souvent leurs propres maisons et bateaux. Ni l'agriculture ni l'élevage ne sont possibles sur la côte à cause du climat et de la pauvreté du sol et beaucoup vivent encore essentiellement du produit de la chasse et de la pêche, auquel s'ajoutent des indemnités du gouvernement.

LES HOMMES ET LE MATÉRIEL

L'expédition « Basse-Côte nord 90 » était composée de Pierre-Olivier Combelles, 35 ans, organisateur, photographe et preneur de son, de Jean Chevallier, 29 ans, peintre naturaliste et de Gilles Leblais, 29 ans, photographe animalier.

- **Embarcation et matériel** : Zodiac Marck IV H.D. (5,30 m x 2,10 m) avec un moteur Mariner Marathon 55 ch (barre franche, démarrage manuel), Moteur de secours Mariner 4 ch.

- **Essence (sans plomb)** : 25 gallons (125 l) en deux réservoirs rigides et trois jerrycans.

- **Vitesse moyenne en mer** : 15 nds, par beau temps en charge.

- **Distance parcourue** : Havre Saint-Pierre/Blanc-Sablon, soit 300 milles en ligne droite.

REMERCIEMENTS

Nous remercions tous ceux qui nous ont aidés à monter cette expédition « Basse-Côte Nord 90 » : l'ambassade du Canada, Air Transat/Trafic Tours, A.T.R., Duplessis, Intair, Dotation Kodak, Grand Reportage, Mercury Marine (Laval, Québec), le ministère du Tourisme du Québec, la municipalité de Ville d'Avray, l'office franco-québécois pour la Jeunesse, Relais Nordik Inc, le service canadien de la faune, Unat Assurances, et Zodiac International.

